



On compte actuellement en France plus de 20 000 artistes. Sur ce nombre, combien peuvent espérer exposer ? Alors, lorsque l'on est très jeune, ou moins jeune, que l'on en a ras le bol de se promener son carton sous le bras, de se pendre au téléphone, qu'on n'en peut plus des rendez-vous promis, manqués, oubliés, on prend en main sa propre histoire. On réalise ce qui paraît imaginable dans une galerie, musée ou autre. On investit des lieux, dont l'enfance a fait des rêves. On sait qu'on ne peut vivre, financièrement parlant, de l'art et on l'assume. On se met à plusieurs — la loi de 1901 permet tout et le reste —, on casse et on reconstruit des espaces fabuleux dans d'autres quartiers, à mille lieues du périmètre Beaubourg, du Carré Saint-Germain-des-Prés, de la sacro-sainte avenue de Messine. On a le sentiment de se tenir très chaud, même et surtout lorsqu'il fait très froid. On a son poêle, son atelier, son lit, à côté du poêle, de l'atelier, du lit du copain ou de la copine. On pousse les meubles pour faire le temps d'un week-end d'un appartement un lieu d'exposition. On fait d'un espace privé, un espace public, et on fait la fête vraiment.

Cette dérive dans les marges de la création plastique, fondée pour l'essentiel sur la vie associative, par quel bout la prendre ? Avec un plan de Paris, c'est plus sage et quelques coups de téléphone pour s'assurer des heures d'ouverture. Avec l'idée aussi que l'on n'aura pas forcément chaque fois le coup au cœur de sa vie, mais plutôt le sentiment d'approcher ce qui aujourd'hui paraît le plus vivant. En allant peut-être du plus loin, géographiquement s'entend, au plus près, du plus étonnant des lieux à ce qui s'approche de ce que nous connaissons. On peut aussi choisir l'inverse. Tout dépend si l'on est du genre à vouloir tout, tout de suite, ou si l'on préfère dans l'ordre des plaisirs une progression plus savante.

Le plus loin, c'est du côté de Belleville, une usine vouée à la démolition au nom chargé d'exotisme, **Pali-kao**. Ils sont plusieurs à gérer cette association, et quelques-uns seulement à y habiter. L'usine, Thierry Cheverney et Christine Caquot — deux des occupants — le disent : ils l'ont vouée « *en tant que telle, pour son sens propre, lieu de fabrication, transformation, conservation d'objets* ». 800 m² sur deux niveaux, espace privé; logement, atelier, espace public pour les

manifestations. A Pali-kao, on a le désir de mettre en évidence un réseau d'échanges différents, où la variété des interventions, des coproductions : cinéma, vidéo, musique, danse, performance ou peinture, sont de nature à déstabiliser les conventions culturelles et sociales dans ce qu'elles ont de plus figé.

Près de là, rue Stendhal, **l'Atelier-Hangart** (le T est important). Une porte de garage, une remise de chifonnier, et derrière un plastique, la couleur qui vous saute aux yeux avec ceux qui la pratiquent, une dizaine de jeunes peintres venus pour la plupart de l'Ecole des beaux-arts. Dans ce long couloir, les séparations sont imaginaires et l'on travaille ensemble, à côté tous les jours. On se regarde, on se raconte, on se discute et, de temps en temps, on lance des invitations pour montrer à ceux du dehors. Ce jour-là, c'est la fête, puis la porte du garage se referme jusqu'à la prochaine.

Pour passer du XX^e arrondissement au XIX^e avec le métro il n'y a qu'un pas et découvrir ces superbes entrepôts qui bordent le **Canal de l'Ourcq**. 2 000 m² de plancher dans un état catastrophique sous-loués à des acteurs, peintres, architectes, photographes, etc. Une première

association, créée pour la défense des locataires, qui, très vite, parce que c'était dans l'air du temps, a joué sur la valorisation du lieu et la promotion culturelle de ses occupants. En octobre 1980 une opération portes ouvertes a mobilisé près de 2 000 visiteurs, en juin dernier, c'est à l'extérieur que se sont retrouvés artistes et musiciens. Tout le monde fait ici comme ailleurs un autre métier. Ce qui compte, c'est de favoriser les rencontres en permettant la circulation entre ces lieux privilégiés de la création que sont les ateliers, avec cette particularité qu'ils sont au bord de l'Ourcq tous différents puisque chacun a eu le loisir de construire son espace en fonction de ses désirs.

Du côté de Clichy, « ça usine » aussi. On y trouve 663 x 314, un drôle de nom pour une association de trois filles qui se sont trouvées au MLF et se sont donné pour sigle les mesures d'un célèbre tableau de Courbet. Pour Monique Kissel, Danièle Gibrat et Barbara Pollack, l'important, c'est de vivre ensemble le temps de l'élaboration de la forme, comme le temps du regard, du rien, de la réflexion, du rire, du boire. Dans une vieille remise, elles ont installé leurs ateliers et leurs lits, et elles invitent ponctuellement